

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 162. — SAMEDI, 11 JUIN 1887

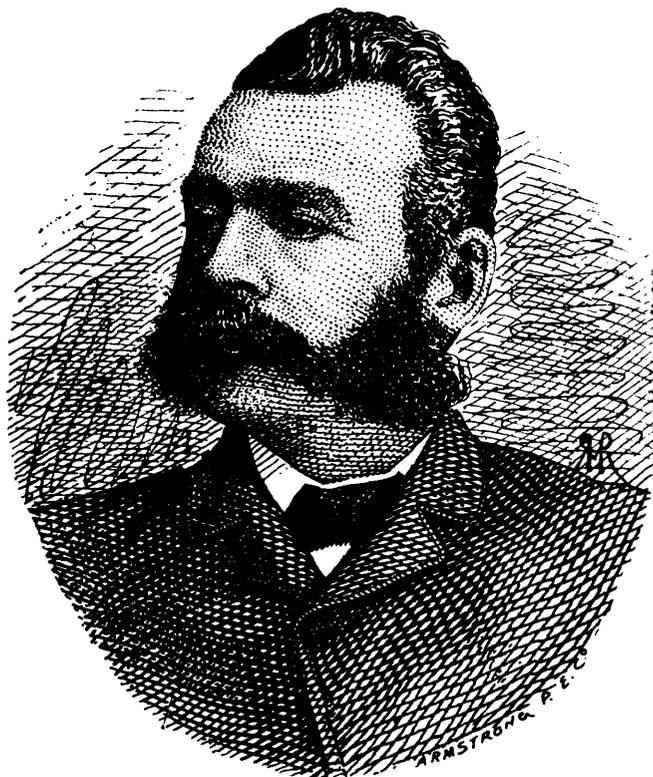
BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



HONORABLE J. McSHANE
MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS, M.P.P. MONTRÉAL-CENTRE (LIBÉRAL)



A. LAPOINTE
DÉPUTÉ (INDÉPENDANT) DU COMTÉ DE VAUDREUIL



VICTOR GLADU
DÉPUTÉ (NATIONAL) DU COMTÉ D'YAMASKA

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 JUIN 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledi u.—En Paperassant, par Hermance.—Parlement de Québec.—Poésie ; La Chimère, par Louis Larges.—La mer libre au pôle nord.—En route pour la Baie d'Hudson (suite), par M. l'abbé Proulx.—Primes du mois de mai.—Feuilleton Jean-Jeudi

GRAVURES : Portraits : Phon. J. McShane ; A. Lapointe ; Victor Gladu.—Les ennemis en présence.—Assaut manqué.—Canada : La ville de Mattawan.—Gravure au feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



On raconte que le prince de Galles se trouvant en soirée à Paris, écoutait avec beaucoup de patience, une grande dame, excellente mère de famille, qui l'entretenait de mille détails concernant ses enfants et lui confiait ses projets d'avenir pour chacun d'eux, quand elle lui demanda tout à coup à brûle-pourpoint :

—Et vous, prince, que compte-vzous faire de votre fils ?

—Mon Dieu, madame, répondit l'héritier de la couronne d'Angleterre, je vous avoue n'y avoir pas encore songé jusqu'à présent d'une manière sérieuse, mais j'espère en faire un roi... ou un président de la République Anglaise.

La réponse est typique.

Si la grande dame avait été moins distraite, elle aurait eu garde de faire sa question, car il est assez naturel qu'un futur roi songe à faire de son fils son successeur.

Mais le prince de Galles, en répondant comme il l'a fait, a bien donné la mesure de l'état d'instabilité dans lequel se trouve la machine politique, et a fait comprendre combien il serait imprudent de définir la forme de gouvernement que choisira la génération qui nous suit.

Royauté ou République, *chi lo sa ?*

. Cette Parisienne, inquiète de l'avenir de ses enfants, si grande dame qu'elle fût, était dominée par la pensée qui assiège la jeune femme en berçant son premier-né, et qui hante le cerveau de toute mère de famille, quelque soit le rang qu'elle occupe dans la société.

La femme fait des rêves d'or, chantant à mi-voix pour endormir son enfant, des mots remplis d'espérance...

Le père, qui a déchiré ses illusions aux épines de la vie et que les déboires ont rendu plus positif, se demande brutalement :

—Comment s'arranger pour qu'il puisse vivre ? Quel métier lui apprendre ?

Car celui qui a souffert en arrive à voir la vie sous cet aspect désolé dépeint par le poète.

L'enfant paraît au jour ; c'est un vagissement prolongé, suraigu, qui dit le froissement

Dont souffre sa chair nue au choc de la lumière.
Jusqu'à l'heure où cet être enfin se dissoudra.
Ingénieux bourreau, la nature étendra,
En l'affiant toujours, la douleur coutumière,
Et nos cris étouffés ou nos pleurs ingénus
Forment comme une chaîne aux anneaux continus
Qui joint le dernier rôle à l'angoisse première.

Mais à quoi bon se casser la tête à prévoir ce que notre enfant souffrira, pensons à la chose principale, à la grande chose, au moyen de lui faire gagner de l'argent.

A droite, à gauche, en haut, en bas, tout est encombré, toutes les places sont prises, on se coudoie partout, sauf aux champs, où la charrue peut toujours éventrer la terre.

Certes, oui, je ferai de mon fils un cultivateur !

. J'en étais donc là de mes réflexions, quand des cris de colère m'ont fait relever la tête et regarder à la fenêtre.

Vingt, trente galopins, de cinq à dix ans, sont rassemblés en bas, dans la rue, et font cercle autour de deux gamins qui se battent avec un entrain magnifique.

L'un des deux combattants est mon garçonnet qui est train de jouer des poings d'une façon très convenable, à ce que je vois :

Laissons le faire.

Parbleu ! mon Pierre, tu seras boxeur ou rameur, à ton choix !

Pas de livres, mon garçon, tu n'apprendras pas à lire, tu n'étudieras pas, tu ne penseras pas, ton cerveau s'ossifiera afin de mieux résister aux coups de poing.

Vois Sullivan, il est riche ! les boxeurs fourmillent, il y en a partout, ils gagnent tous de l'argent, c'est un bon métier.

Tu préfères l'aviron ? Va sur l'eau, mon garçon, rame fort, rame vite ; Hanlan, Ross, Ganltur et tous les autres rameurs sont riches.

Rameur ou boxeur, choisis, mais quelque puisse être ton choix, tu es certain de gagner plus qu'un avocat, qu'un juge, qu'un lieutenant-gouverneur, et presque autant que Chose, l'usurier.

. Voici donc l'avenir de mon garçon assuré.

Quand à ma fille, je serai très embarrassé de lui tracer un programme d'éducation, mais je me renseignerai auprès des personnes compétentes, et comme leurs conseils pourront sans doute vous être utiles ainsi qu'à moi, je vous ferai part de ceux que l'on me donnera.

Et justement voici que l'on me renseigne au sujet de la musique.

C'est M. Camille Sée, conseiller d'Etat, directeur de l'Enseignement secondaire des jeunes filles, en France, qui s'est chargé de décider un point très important :

—Quelle place convient-il de faire au piano dans l'éducation des jeunes filles ?

Cette question lui avait été faite par nombre de mères de famille, et il avait répondu, qu'à son avis, on enseignait le piano aux jeunes filles comme si elles devaient entrer au conservatoire. Elles font, dit-il, plusieurs heures de gammes par jour, se livrent à une véritable gymnastique des doigts, et consacrent à un véritable travail mécanique, énavrant pour elles et pour les personnes qui les entourent, un temps qu'elles pourraient employer à développer leur intelligence et orner leur esprit. Il n'est point besoin de tout ce pianotage pour lire une partition et comprendre les chefs-d'œuvre de nos maîtres."

Mais M. Sée n'a pas donné cette opinion, sans pouvoir citer ses autorités, comme on dit au Palais, car il a demandé l'avis de M. Chs Gounod sur la question.

Voici la réponse du grand maître français :

Cher monsieur,

Vous me demandez mon avis sur la part qu'il convient de faire à l'étude du piano dans l'éducation des jeunes filles.

La réponse me paraît des plus simples ; le moins de temps possible pour celles qui ne doivent pas en faire leur profession. Voilà mon sentiment tout cru ; je vous le livre.

Bien à vous

CH. GOUNOD

Voici qui est étrange en vérité.

Il y a quatre ans, j'écrivais dans le même journal, à cette même place, qu'on s'occupait trop de piano et cette vérité me valut une colonne de lieux communs et de reproches de la part d'un professeur de musique de Montréal.

Et voyez : il se trouve qu'aujourd'hui le plus grand musicien de France émet une opinion semblable à la mienne.

Je savais bien que j'avais raison, mais je suis heureux de le constater d'une manière aussi évidente.

. Les Anglais, comme vous le savez, ne cessent de se plaindre depuis un an, de ne pas avoir d'armée capable de soutenir une attaque sérieuse, et lord Churchill a encore déclaré publiquement, que, en cas de guerre, on pourrait mettre à peine cent cinquante mille hommes sous les armes et que la flotte n'existait en grande partie que sur le papier.

Ces déclarations sont bien graves, mais elles ne sont rien à côté de celles qui viennent d'être faites à Ottawa.

Un député a fait remarquer, en effet, que la batterie "C" de Victoria, dans la Colombie Anglaise, se composait de..... un homme, le sergent Kinsella et que le député adjudant général Holmes recevait deux mille piastres par an pour surveiller la dite batterie.

On lui répondit très naïvement que les salaires étant très élevés dans ce pays de Cocagne, personne ne se sentait l'envie d'apprendre le métier de défendre sa patrie.

En entendant cette déclaration, le député en question déclara timidement qu'il ne croyait pas qu'il fut raisonnable de confier la défense de toute la côte du Pacifique à un homme, cet homme fut-il brave comme Bayard, et sergent par dessus le marché.

. Montréal a presque été mis en émoi cette semaine par la publication de l'étrange lettre dont voici la traduction, et qui a été adressée au *Herald* :

Grip Printing and Publishing Co.,
TORONTO, 4 juin 1887.

Au rédacteur du *Herald*,

MONSIEUR.—Ne pourrait-on pas mettre fin aux poursuites contre Sheppard en retirant les actions prises contre lui ? Je crois que les officiers du 65^{ème} bataillon ont l'esprit chevaleresque qui distingue les Canadiens-Français, et je suis sûr que leur opiniâtreté dans cette affaire provient d'une erreur d'appréciation du caractère de E. E. Sheppard. Je connais bien ce monsieur et je le sais incapable d'écrire méchamment un article libelleux. C'est un garçon à l'esprit droit et juste, que tout officier du 65^{ème} respecterait et admirerait s'ils le connaissaient. Il est fâcheux qu'un tel homme soit ennuyé et distrait de ses affaires pendant des années à propos d'un libelle dont il n'est aucunement responsable.

Un courant d'indignation grandit tous les jours dans cette ville au sujet de cette affaire, et dans l'état où sont les choses entre les races, il est très malheureux que ce procès continue, car il peut amener de graves difficultés. Pourquoi les officiers du 65^{ème}, avec la chevalerie et la générosité qui distinguent ordinairement les soldats, ne retirent-ils pas leur action et ne terminent-ils pas cette affaire.

Votre, etc.,

J. W. BENGOUGH.

M. Bengough, comme vous le savez, est un excellent caricaturiste, et les officiers du 65^{ème} ont montré beaucoup de bon sens en se bornant à regarder cette lettre comme une fumisterie d'un goût douteux.

Pardonnez à Sheppard ! mais c'est insensé !

Il a à choisir entre ces trois propositions : Demander pardon en publiant une lettre d'excuse ; payer ses amendes ou enfin aller en prison.

Si le dilemme est peu agréable, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

Comme on fait son lit on se couche.

. La décoration de l'abbaye de Westminster, pour la cérémonie du jubilé, coûtera paraît-il, quelque chose comme cent mille dollars ; aussi les Londonniens sont-ils furieux.

—Comment disent-ils, dépenser vingt mille louis pour des décorations qui ne serviront qu'à une cérémonie durant une heure à peine, et que personne ne verra, sauf les privilégiés, mais c'est absurde !

Ces cokeneys ont la tête bien près du bonnet, ce me semble ; on ne leur a jamais promis de les laisser entrer dans Westminster, on leur donne de payer, voilà tout, et ils devront s'estimer bien heureux de l'honneur qu'on leur fera de prendre leur argent.

Ah ! ce jubilé ne fera pas jubiler tout le monde !

. Lu dans le *Star* du 4 courant, (je cite la

source afin de ne pas être accusé d'être l'auteur d'une fumisterie) :

Lors de son dernier voyage à Manchester, au moment où le prince de Galles se disposait à partir, un membre du Conseil Municipal s'approcha et lui dit :

—Une autre fois, tâchez donc de venir avec la vieille.

Le prince, très surpris, fit un pas en arrière, et sembla ne pas comprendre exactement à qui l'échevin faisait allusion.

—Je parle de votre mère, dit le loyal sujet de Sa Majesté.

Etre reine, impératrice des Indes, et se faire appeler la vieille !!!

Lin Leduc

EN PAPERASSANT

29 JUIN 18..

AUJOURD'HUI est l'anniversaire de la naissance de maman. Elle entre dans sa soixante-troisième année. Ce n'est plus de la jeunesse, et pourtant si ce n'était des quelques fils argentés mêlés à ses cheveux, nous serions tentés d'accuser la marche du temps.

Notre bonne mère porte avec fermeté et vigueur cette longue chaîne d'années ; chaque jour semble lui apporter une nouvelle force, un sang plus riche semble envahir ses veines. Ce n'est pas que l'existence qu'elle mène auprès de ses enfants gâtés soit légère et douce : elle se devine sous ces mots : — amour, dévouement, sacrifice, abnégation constante au milieu d'un travail mercenaire, constant aussi. Et sa vie est un long acte de remerciements, d'humilité ! Pourvu que sa famille soit heureuse, que lui font à elle les misères, les ennuis, les croix, les épreuves, les souffrances ?...

Ah ! là-haut, il est des places spéciales pour des âmes comme celle-là ! Des trônes élevés, plus près de celui de Dieu...

Chère maman, entièrement détachée du monde, à vos enfants toute qui vous paient bien mal de votre incommensurable tendresse, vous utilisez, remplissez chacun de vos instants pour leur ménage à eux, pour leur bien-être. Debout à la première lueur du jour, souvent bien avant, vous vous mettez à l'ouvrage ; — nous, nous ronflons dans nos bons lits, peu préoccupés de savoir vous remercier des sacrifices immenses que vous vous imposez ; — comme c'est mal !... Aujourd'hui, anniversaire de votre naissance, pas une fleur, pas un léger cadeau !... Nous vous avons donné chacun deux gros baisers et vous en étiez toute joyeuse ; — comme c'est ingrat !..."

.

J'ai trouvé, l'autre jour, dans un vieux carton, cette page froissée, presque illisible ; je l'apporte à mes bienveillants lecteurs. C'est un souvenir de classe, le fragment d'une composition écrite de la main d'une compagne que la mort à moissonnée trop tôt.

J'y ajoute quelques lignes. Pourquoi l'ingratitude a-t-elle une si large part du cœur de l'enfant ? Celui-ci naîtrait-il ingrat ?

Je ne le crois pas. S'il le devient, c'est plutôt dû à l'immense abus des soins matériels et extravagants dont on l'entoure. Ses premières impressions de même que les leçons reçues au berceau influent, à quelques rares exceptions, sur la vie de chacun ici-bas.

L'enfant trop choyé se fait instinctivement égoïste : d'un petit corps bien dorloté ne sort toujours qu'un être faible, maladif, froid, indifférent. A ces blondes têtes avides de caresses et de baisers, d'affection et de douceur, on ne prodigue bien des fois que des gâteaux et des bonbons. Ensuite on s'étonne que leurs cœurs soient étroits et leurs désirs infinis.

Ah ! qu'est-ce que l'enfant, sinon une fleur aimée qui demande une goutte d'eau, un bon rayon de soleil ? Qu'est-ce que l'enfant, sinon un

objet précieux qui exige autant notre attention que tout ce que nous pouvons faire pour le conserver toujours pur, toujours cher ? Qu'est-ce que l'enfant sans la parole douce et tendre qu'on fait pénétrer jusqu'à son cœur ? Qu'est-ce que l'enfant sans une intelligence développée, sans un cœur cultivé ?...

.

Pensons donc un peu à cette jeune plante qui grandit au milieu de nous, à nos côtés ; pensons à ce petit être délicat chez lequel l'ingratitude n'est pas un défaut inné, elle l'envahit si facilement pourtant.

Développons son intelligence, formons, ouvrons son cœur, j'ai dit : Mais que de fois, hélas ! celle-ci est ornée au détriment de celui-ci !

L'enfant apprend le mal presque toujours avant le bien. D'où vient ? C'est peut-être parcequ'il en a plus d'exemples sous les yeux...

Triste à dire, mais il ne bégaiera jamais le nom de Jésus et de Marie, quand de la bouche de celui qui veut le lui apprendre tombent habituellement des paroles grossières, des imprécations, de lâches blasphèmes...

Oh ! noyons ces chérubins que le ciel ne fait que prêter bien souvent, noyons-les dans un flot de paroles affectueuses, et au milieu de tendresses que nous saurons rendre enfantines comme les leurs, quand leurs petits bras rivos autour de notre cou nous enlacent d'une si douce chaîne, stimulons en eux des pensées généreuses, jetons dans leurs cœurs faciles le germe de sentiments nobles : faisons-leur comprendre ce qu'il y a de beau, de bon surtout, à s'oublier pour penser aux autres.

Ne prévenons pas non plus tous leurs désirs, tempérons les plutôt. Ne retirons pas avec cet excès de sollicitude les légères épines que Dieu a semées avec une si tendre parcimonie dans le sentier de leurs jeunes années ; que leurs petits doigts s'y égratignent... N'est-ce pas leur dire que la vie n'est pas toujours commode et que toute rose même à ses épines ?...

Plus tard, adolescents, ne les laissons pas seuls dans la barque des plaisirs tourmentée par les vagues des passions sur la mer orageuse du monde.

Soyons encore là pour les défendre des terribles tempêtes que rencontrent les sens, l'imagination. Tonons-les près de nous, le plus près possible, — sur notre cœur, — guidons-les toujours !

Et quand l'hiver des années aura blanchi notre tête, quand notre pas sera devenu chancelant, quand notre main aura appris à bénir, nous l'élèverons au-dessus de ces cheveux balaïsés tant de fois ; nous appellerons les bénédictions du ciel sur ces enfants grandis qui comprendront l'abnégation, le dévouement, synonymes de charité. Charité ! vertu si belle, le plus riche présent qu'un Dieu plein d'amour ait fait à sa créature !

Marguerite

Ma chère Marguerita,

Vos courtes lignes m'ont prise toute.

A l'heure où j'écris ces mots, on m'a déjà vendue auprès de vous. Vous serez indulgente. J'attends avec une bienveillante impatience.

H.

PARLEMENT DE QUÉBEC

HONORABLE J. MCSHANE

JAMES McShane fils de feu James McShane et de Ellen Queen. Son père, né dans le comté d'Armagh, en Irlande, est venu s'établir à Montréal en 1833 et y est mort l'année dernière.

Né en 1834, à Montréal, a fait ses études sous M. Daniel Mahoney et au collège de Montréal.

En 1862, il épousa Elizabeth Jane Donough, de Montréal, qui mourut le 25 juin 1864. Le 8 janvier 1868, il se maria avec Mlle Josephine Catherine Miron, de Plattsburg, N. Y. L'hon. M.

McShane fut l'un des premiers commerçants qui commencèrent le commerce de bétail entre le Canada et l'Angleterre. On sait si ce commerce a atteint de nos jours de grandes proportions. Il fut envoyé pour la première fois à l'Assemblée législative par les électeurs de Montréal Ouest, lors des élections générales de 1878. Il fut élu par une forte majorité sur M. C. J. Doherty en 1881.

Aux dernières élections générales d'octobre 1886, il défut de nouveau M. Doherty et M. Keys, dans Montréal-Centre, par une forte majorité. Il a toujours été un franc libéral et a toujours tenu solidement à son parti.

VICTOR GLADU

Né à Saint-Antoine, comté de Verchères, du mariage de Victor Gladu, notaire, de Saint-Antoine, avec dame Adée Perrin.

A fait ses études au collège Sainte-Marie, à Montréal, a étudié le notariat sous l'hon. Félix Geoffrion, à Verchères, admis à la pratique de la profession de notaire en 1866.

A été maire de Saint-François-du-Lac, préfet du comté d'Yamaska et syndic officiel, est agent d'immeubles pour l'hon. J. J. C. Abbott, secrétaire trésorier de la société d'agriculture du comté d'Yamaska, exerce sa profession à Saint-François-du-Lac, et y tient un bureau de courtage et d'escompte, comme gérant de la société Cartier, Gill, Laramée & Cie.

Marié en 1868, avec Melle Mary Gill, fille unique de M. David Gill et de feu Dame Caroline Plamondon.

A été élu le 14 octobre 1886, par 281 voix de majorité contre Louis Lemire, écrivain, de La Baie, membre du conseil d'agriculture.

ALFRED LAPOINTE

M. Alfred Lapointe est né à Ste-Thérèse, dans le comté de Terrebonne.

Propriétaire de moulins à bois et à farine. A rempli les fonctions de maire de Sainte-Justine de Newton, qu'il habite depuis longtemps. Juge, commissaire.

Elu par acclamation le 19 janvier 1884. Réélu le 14 octobre 1886.

Conservateur-indépendant.

LA CHIMÈRE

Poètes, ciseleurs de rimes de cristal, Ou sculpteurs façonnant le marbre et le métal, Tous, nous rêvons d'étreindre en nos bras la chimère Et de faire éternel notre rêve éphémère.

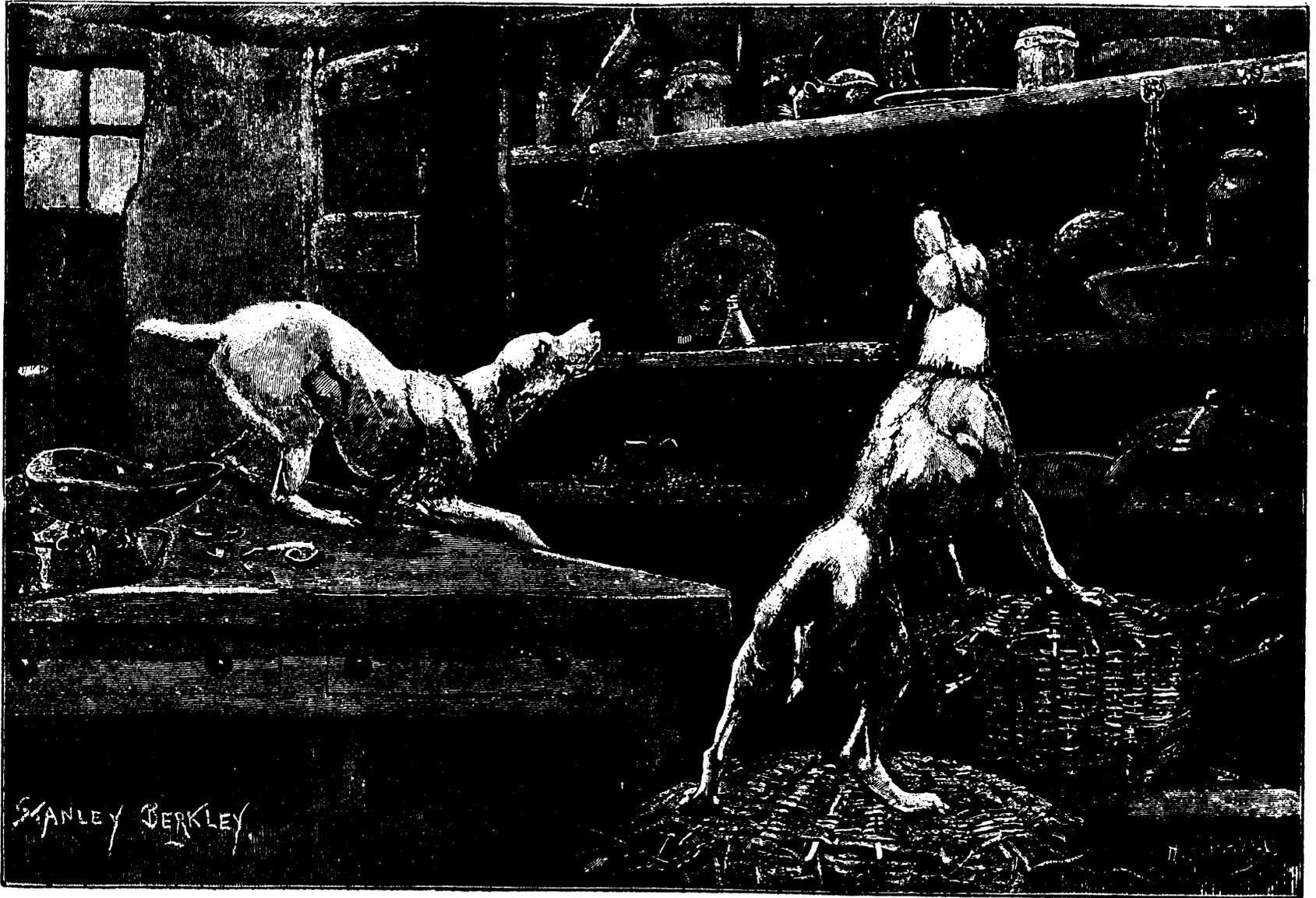
Elle, reste immobile en son dur piédestal, Dardant le froid éclair de son regard fatal Sur nous qui la prions comme on prie une mère ; Nul n'a su quel secret plissait sa lèvre amère.

A vouloir la saisir périssent les plus forts, Et, calme, elle se rit de tous nos vains efforts, Marmoréenne et blanche ainsi qu'une statue.

Mais nous mourrons joyeux pourtant, nous qu'elle tue ; Car nos cœurs ont connu cette âpre volupté, D'avoir vu l'impossible et de l'avoir tenté.

LOUIS FARGES.

La mer libre au pôle Nord.—Peut-être la mer libre au pôle existe-t-elle en réalité, ou tout au moins trouvera-t-on une série d'îles séparées par des détroits et des bras de mer. Tout dépend peut-être d'un moment favorable ; car il doit probablement se produire, dans les hautes latitudes, un phénomène analogue à ce qui se passe dans les hautes latitudes : telle année, le froid y est rigoureux ; telle autre, il s'y fait à peine sentir, et tandis qu'à un moment donné on peut atteindre sans encombre un point extrême, à un autre moment tout accès est absolument fermé. Il suffit parfois d'un instant pour changer totalement la face des choses. Espérons d'ailleurs qu'avec les progrès sérieux que fait l'aérostatique, ce ne sera bientôt plus qu'une chimère que de vouloir atteindre le pôle.—M.



LES ENNEMIS EN PRÉSENCE



ASSAUT MANQUE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

EXTRAITS DU RÉCIT D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE DE MGR LORRAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS LE NORD DE SA MISSION, PAR M. L'ABBÉ PROULX.

(Suite)

CES pauvres gens n'ont pour toute fortune qu'un canot, une tente, une chaudière, un fusil, des lignes, et quelques casseaux de bouleau ; et cependant ils ont l'air réjoui, ils paraissent les plus heureux des hommes.

Ils ne changeraient certainement pas leur vie pour les honneurs et les inquiétudes de nos premiers potentats. Leur fusil abat le gibier des forêts, leur ligne tire le poisson du lac, et Celui qui nourrit les oiseaux de l'air ne les laisse pas mourir de faim.

Nous avons passé la nuit à la tête des *Erables*. Nous avons fait ce matin le dernier portage des Quinze, et dans un quart d'heure, nous naviguerons à grands coups d'aviron sur le lac qui porte le même nom. Adieu ! Je vous écrirai d'Abbitibi.

* * *

Nous sommes ici, depuis hier soir, les hôtes de M. Henderson, bourgeois du Fort : il a mis sa maison et sa table à la disposition de Monseigneur et de sa suite, avec cette politesse de grand seigneur qui est de tradition chez les officiers de la baie d'Hudson.

Le mardi, 17, à huit heures, laissant l'Ottawa sur notre droite, nous entrions dans une baie du lac des Quinze, qui peut avoir quatre

lieues de long sur deux de large, avec des rivages à fleur d'eau, un vrai miroir encadré d'azur. Tout à coup, nous apercevons en arrière trois canots qui nous poursuivent à bride abattue ; nous nous arrêtons. C'est Amable Jiwim, la mouche, avec sa famille. Il y a une quinzaine d'années, il a tué deux hommes, dont l'un était son frère. Aujourd'hui il ne montre pas autant d'audace, c'est à peine s'il peut parler. Il est tout interdit ; sa femme est obligée de lui dire :

"Mets-toi donc à genoux... fais le signe de la croix... dis donc oui... dis ton nom..."

Monseigneur leur distribua des objets de piété et les chargea de dire au Wanowewas, tribu à laquelle ils appartiennent, de venir à sa rencontre à Témiscamingue au commencement d'août. Ce sont des messagers de paix que le ciel met sur notre passage afin de répandre la bonne nouvelle.

* * *

A dix heures, nous arrêtons à la ferme de M. Hoggard, maire de Mattawan, pour prendre des provisions que le R. P. Nédélec a fait transporter là dans le courant de l'hiver. C'est le défrichement le plus avancé vers le septentrion ; soixante arpents environ sont transformés. M. Britt est

chargé de l'exploitation ; il nous fit visiter son champ et il répondit avec la plus grande bienveillance aux diverses informations que je lui demandai.

Sans doute, cette forêt lointaine ne sera pas envahie par les colons dès l'année prochaine ; l'émigration s'avancera petit à petit, de proche en proche ; mais dans cent ans (et qu'est-ce que cent ans dans la vie d'un peuple ?) la race canadienne aura étendue ses rameaux jusque dans cette partie éloignée de ses domaines ; ces beaux lacs seront entourés de riches campagnes aux moissons dorées ; ces rivages seront bordés de villages florissants et de villes superbes ; ces eaux seront sillonnées par des bateaux à vapeur qui écoulent les produits d'un commerce considérable.

* * *

Le Nord, voilà le champ ouvert à l'activité et au développement Canadiens-Français. Eux seuls aimeront à y vivre. Les populations étrangères que l'émigration transatlantique vomit tous les ans par milliers sur nos bords, préféreront toujours se diriger vers les prairies de l'Ouest, où les premiers travaux de défrichement sont moins pénibles. La vigueur de nos colons ne recule pas

isolée, à l'extrémité d'un continent, position inexpugnable, qui fait ressembler le Canada français à une île bordée de toutes parts par d'énormes banquises redoutées de l'envahisseur.

* * *

A deux heures, par un portage, nous passons dans le lac Barrière. Plusieurs averses nous tombèrent à l'improviste sur le dos : mais avec nos grandes bottes à jambes, nos culottes de prunelle, nos capots d'hiver pour prévenir l'humidité, nos capots de toile cirée et nos chapeaux de pompiers en toile goudronnée, nous pouvons braver le mauvais temps, regarder en paix les gouttelettes de pluie danser sur les eaux comme des diamants et chanter le refrain :

En attendant le beau temps
Vivons contents, vivons contents !

Il est six heures. Tout à coup : "*Monz ! Monz !* Un orignal ! un orignal !" dit Okocin d'une voix impressionnée, en montrant du doigt le fond d'une longue baie ; c'est à peine si nous pouvions apercevoir un point noir. La pointe du canot est tournée de ce côté-là, les avirons

nagent drus et fort. Okocin prépare son fusil, il rit malgré lui ; son œil étincelle. Nous ne pouvons nous défendre d'un certain tressaillement, d'une certaine surexcitation. Quand nous arrivons à l'endroit désigné, l'orignal avait disparu déjà depuis assez longtemps. Okocin, de son regard d'aigle, sonde le fourré.

— Nous allons le retrouver, dit-il, dans l'autre baie.

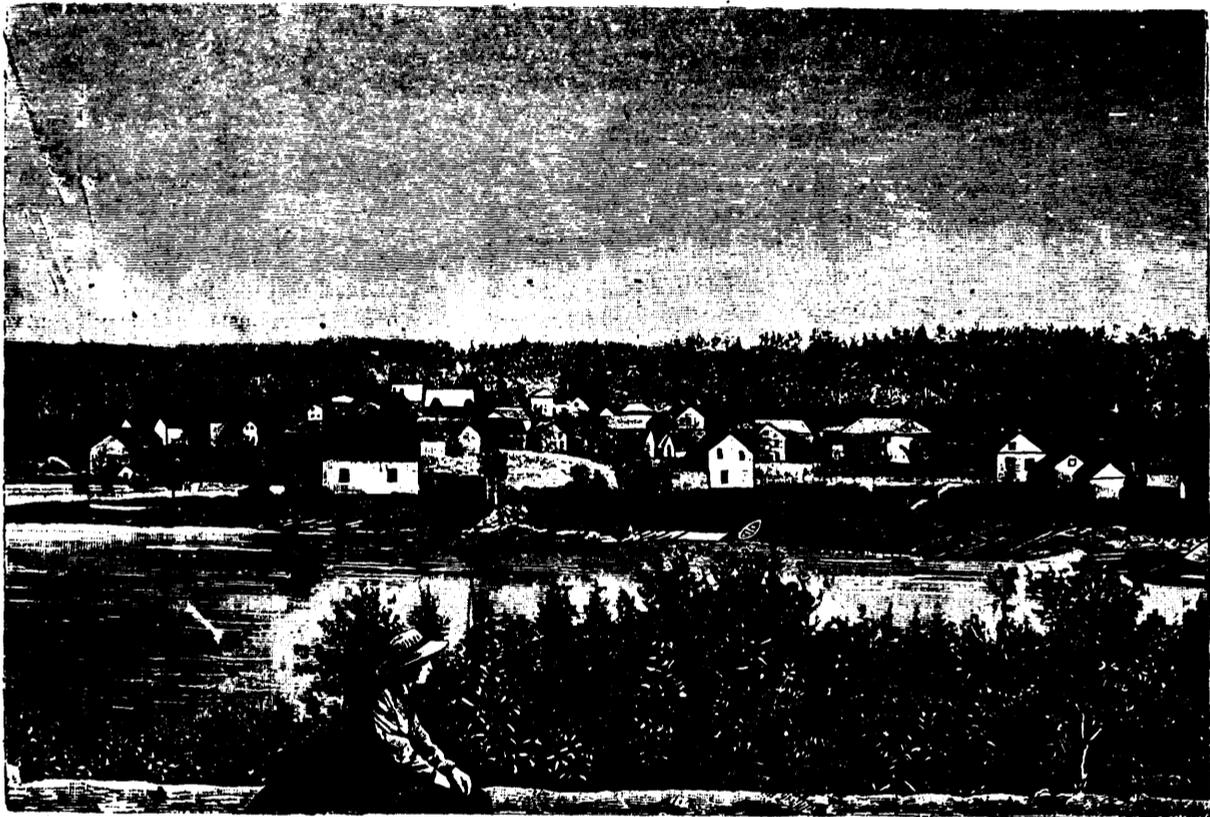
En effet, en doublant la pointe nous l'aperçûmes qui clapotait dans la vase, qui tantôt s'arrêtait et tantôt marchait nonchalamment, s'occupant à manger la tête des herbes.

— Couvre ta chemise rouge, dit Okocin à l'un

de nos hommes, et nous pointons droit sur l'orignal.

Nous étions à cinq arpents ; sans nous avoir vus, la bête entre dans le bois. Le chasseur saute à terre, examine les pistes, flairer comme un bon lévrier. "Il est par delà l'autre pointe."

Il disait vrai. Le canot glissait sur l'onde ; pas un mot, les commandements se donnaient de la main, la course devenait palpitante d'intérêt. L'orignal lève le nez au vent et nous regarde en face. Sur un signe d'Okocin, tous les avirons s'arrêtent. L'orignal baisse la tête, les avirons sans bruit recommencent à travailler. Que de précautions pour les plonger à l'eau, pour les en retirer ? Deux fois l'ennemi se tourne vers nous, deux fois les bras restent suspendus, et notre écorce coule sur l'eau comme une plume sur l'huile. Déjà nous sommes à cinquante verges, l'orignal présente en tête, le bout du canon est braqué sur lui ; impossible pour la pauvre bête d'échapper, Okocin est le meilleur chasseur de Témiscamingue. La détente part, le fusil a fait faux cap. En deux bonds l'orignal est sur la côte, la forêt retentit, le coup a donné, mais c'est trop tard. Ce fut un vrai désappointement. N'importe, nous avons vu comment le sauvage approche sa proie, l'instinct qui le dirige, l'habileté et la patience qu'il sait



CANADA.—La ville de Mattawan ; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain.

apporter dans ses poursuites. Pour nous reposer de notre chasse, nous allâmes camper à l'embouchure de la rivière Ennuayante.

.

Savez-vous ce qu'est un campement ? D'abord il faut choisir une pointe élevée pour avoir de l'air, du vent et moins de maringouins. L'un débarque le bagage sur la grève, un autre tire le canot à terre, un autre court chercher du bois pour allumer le feu, l'autre dresse la tente sur un terrain sec et uni. On place sur le sol un lit de branches de cèdre ou de sapin, ce qui embaume toute la demeure d'un arôme tout à fait agréable; par dessus on étend un prélat, puis une peau d'ours avec le poil, puis une couverture; avec ces précautions vous n'avez rien à craindre de l'humidité de la terre. Le cuisinier fait rôtir ses grillades de gros lard, qui nagent dans la graisse et répandent un fumet délicieux. La nappe est tendue, selon les endroits, sur le gazon ou sur les galets, et tout autour sont placées les assiettes et les écuelles de fer blanc. Nous prenons le repas, comme les Romains, couchés autour de la table; l'appétit est ce qui manque le moins. Okocin, un tison à la main, visite toutes les coutures du canot, répare les avaries de la journée, et regomme l'embarcation là où il en est besoin. Après souper, commence une petite veillée autour du feu qui pétille au milieu de la nuit sombre: chacun a son histoire, son bon mot. Vient ensuite la prière du soir, avec le chapelet, tantôt en français, tantôt en sauvage: le petit exercice se termine par un cantique qui retentit grave, mystérieux et solennel sous le couvert des grands bois, au milieu des silences profonds et des vastes solitudes. On promène un peu de fumée dans la tente pour chasser les maringouins, et ceux qui restent collés à la toile comme engourdis, on les brûle un à un avec une chandelle. Vous vous étendez sur votre couche odoriférante, et vous dormez toute la nuit sous le regard de Dieu, au fracas assourdissant d'une chute ou au bruit monotone du vent dans la tête des grands arbres.

.

Le lendemain, à cinq heures avant-midi, nous entrions dans la rivière Ennuayante, qui unit le lac Barrière au lac Long. Certainement celui qui l'a baptisée de ce nom a péché par la calomnie: car cette belle petite rivière, large d'environ cent pieds, serpente à travers une épaisse forêt d'épinettes, qui portent leurs têtes superbes haut dans les airs et dont les pieds baignent dans l'eau profonde; et, l'espace de trois lieues, nous naviguons entre deux hautes murailles de feuillage et de verdure. Le ciel bleu nous apparaît seulement large d'une aune. L'eau est dormante, le soleil levant dore le sommet des arbres, les oiseaux voltigent et ramagent autour de nous. Nous respirons à pleins poumons les exhalaisons embaumées que nous envoient les bois trempés de la rosée matinale, notre poitrine se dilate, l'aise et la joie entrent au cœur. Nous entonnons l'*Ave Maria Stella*, les échos du désert semblent se réjouir de répéter les gloires de Marie. Le chant est le cri de l'âme, l'enthousiasme et l'ivresse de la prière. Chaque matin, après la récitation de l'itinéraire, nous chantons un hymne à la sainte Vierge et quelque cantique, dans le courant de l'après-midi, aussi à l'aise dans notre canot que dans une salle d'exercice, nous faisons en commun notre lecture spirituelle, et nous arrivons le soir au campement en redisant les harmonies graves du *Tantum ergo* et du *Laudate*. Ici tout nous parle de la grandeur du Créateur, et l'immensité des forêts, et l'étendue des lacs, et la puissance des rivières, et la hauteur des montagnes, et même les rochers incultes suspendus dans l'espace au-dessus de nos têtes.

A sept heures, nous entrons dans le lac Long pour n'en sortir qu'à quatre heures. Il ressemble beaucoup au lac de Témiscamingue, excepté que les côtes en sont moins hautes. Vers le milieu, il se rétrécit beaucoup; les sauvages appellent cet endroit *obasatic*, le détroit des Trembles. En effet, nous entrons ici dans le royaume du tremble; il est aussi commun que le pin blanc dans le haut de l'Ottawa. Il pousse droit comme un cierge;

son écorce est lisse et sans branche; il n'a qu'un bouquet de feuillage au sommet de la tête comme le palmier; sa hauteur atteint jusqu'à soixante pieds; nous en avons mesuré qui avaient jusqu'à sept ou huit pieds de circonférence. Il peut faire de jolies pièces de bois carré et des planches assez larges: c'est un bois de construction qui a de la durée lorsqu'il n'est pas exposé aux intempéries de l'air.

Nous avons dit adieu aux bois francs; on voit bien ça et là quelques ormes, quelques frênes, mais à leurs membres estropiés, à leur chevelure maigre, ils ont l'air d'orphelins égarés hors de leur pays. Le pin rouge remplace le pin blanc; l'épinette rouge se mêle à l'épinette grise; mais l'arbre le plus commun après le tremble, c'est le cyprès sombre. Au flanc de certaines collines, vous pouvez admirer, dans le feuillage, des nuances et des dispositions de couleur tout à fait tranchées et artistiques. Au pied vous voyez des trembles au vert tendre, vers le milieu les épinettes au vert foncé, au sommet les cyprès au vert sombre et noir. Quel artiste que Celui dont la main a disposé, comme en se jouant, toutes ces beautés!

.

A cinq heures, nous passons dans le lac des Vases, dont les rives sont de glaise molle, et les eaux blanches et troublées. A six heures, nous sommes à la hauteur des terres, un pied dans la province de Québec, l'autre dans le territoire du Nord-Ouest. Si nous eussions été païens, nous nous serions imaginés que les dieux du pays où nous entrions étaient irrités contre notre entreprise, car il nous tomba sur les épaules un orage violent accompagné de tonnerre. Nous nous embarquâmes sur les eaux qui descendent vers la baie du nord, en chantant le *Veni Creator*. Que l'Esprit-Saint souffle dans nos voiles, qu'il embrase nos âmes du zèle apostolique et les cœurs des pauvres sauvages, que nous allons visiter, du feu de son amour!

Nous traversons un petit lac, "lequel, nous dit Okocin, a trop peu d'importance pour mériter son nom;" nous suivons les méandres de la petite rivière Serpent qui va, vient et revient au milieu des algues et des roseaux; nous filons une couple de noeuds sur le beau lac des Iles, et au soleil couchant, nous accostons, pour la nuit, sur un rocher ovale de cent cinquante pieds de long, couvert d'une mousse épaisse et tendre, et couronné d'un bouquet de sapins.

Le spectacle est féérique. L'azur du firmament apparaît à travers les déchirures des nuages, et le ciel à son déclin dore l'occident de pourpre et d'or. Tout autour de vous, vous voyez des îlots, ici plus grands, là plus petits, à la forme ronde, couverts d'un bois verdoyant. Ce sont des berceaux de feuillage qui semblent flotter sur la surface liquide, des bouquets de sapins odorants fièrement assis sur leur base de granit, des touffes ombreuses et gigantesques qui baignent leurs pieds dans les eaux profondes, des rochers abrupts et nus entourés d'une frange de mousse. De tous côtés serpentent des lagunes limpides, langues étroites, sinueuses, tantôt brisées par un mur de verdure, tantôt ouvrant sur le lac des échappées de vue sans limites. A travers les illusions du crépuscule, ces îles charmantes se dressent devant vous, comme des villas enchantées, des palais des *Mille et une Nuits*, des villes superbes avec leur forêt de dômes et de clochers, des citadelles avec leurs bastions et leurs créneaux. Voyez-vous ces cyprès qui, ça et là, élèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes coniques? Ne dirait-on pas autant de fêches hardies, de clochetons gothiques? Ne dirait-on pas, transportées comme par enchantement dans ces déserts, des églises du Moyen-Age, de nouvelles cathédrales de Milan?

Sur la hauteur des terres, tout près de l'endroit où nous avons passé la nuit, s'élèvent deux pics isolés comme ceux de Belœil et de Rougemont; les sauvages les appellent *Wevebissonadj* "les montagnes de la balançoire." Les *Wendigous*, c'est-à-dire les sorciers, en quête d'exercice, tendent une corde d'un sommet à l'autre et se balancent dans les airs. Ces montagnes sur les confins de deux horizons avaient quelque chose de mystérieux qui frappait l'imagination de ces peu-

ples superstitieux. C'est là que ceux qui voulaient devenir sorciers passaient, d'après les règles de leur initiation, trois semaines à la tête d'un arbre, en observant le jeûne le plus rigoureux. Il y a quelques années, un pauvre innocent résolut d'entrer dans l'ordre de la sorcellerie. Il se percha dans un arbre au pied de la montagne sacrée; mais le troisième jour, s'étant endormi, il dégringola de branche en branche, et il se cassa un bras. Il n'était pas encore assez sorcier pour se guérir; il retourna tout honteux à son wigwam et il renonça au métier.

(A suivre)

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MAI a eu lieu le 4 juin, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix,	No.	866.....	\$50
2e prix,	No.	4,956.....	25
3e prix,	No.	9,226.....	15
4e prix,	No.	25,335.....	10
5e prix,	No.	26,034.....	5
6e prix,	No.	6,750.....	4
7e prix,	No.	5,436.....	3
8e prix,	No.	29,030.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

181	4,911	11,460	18,327	25,489	28,397
582	5,081	12,734	18,331	25,553	29,189
606	5,635	14,064	19,573	26,172	29,421
1,451	5,839	14,187	19,706	26,251	29,515
1,453	6,368	14,338	21,400	26,451	30,109
1,569	6,824	15,037	21,725	26,584	30,232
2,711	6,918	15,070	22,380	26,663	30,517
3,207	7,446	15,124	22,684	26,864	30,522
3,457	8,402	15,502	22,851	27,326	30,552
3,711	9,087	15,891	23,137	27,411	30,769
4,030	9,438	17,265	23,940	27,606	30,885
4,052	10,534	18,037	24,051	27,644	31,350
4,236	10,577	18,144	24,948	27,695	31,407
4,357	10,698	18,187	25,303	28,336	31,696
4,895	11,124				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de mai sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Bédard, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

IN MEMORIAM.

Jeudi dernier le 2 juin, s'éteignait à la fleur de l'âge, au milieu de ses parents et entouré des secours de la Religion, Joseph-Ernest-Edouard Leblanc, fils aîné de M. Edouard Leblanc, chef d'atelier de l'imprimerie Gebhardt & Berthiaume. Comme son père, le jeune homme que la mort impitoyable vient de ravir si inopinément, avait embrassé la carrière d'imprimeur, où des goûts précoces et des aptitudes singulièrement heureuses l'avaient porté, et où il eût, avant longtemps, fait sa marque. D'un caractère très doux, actif, laborieux, attentif, aimant son art, le jeune Leblanc aurait fait son chemin rapidement. Chrétien fervent, ses dispositions ne le portaient guère vers le bruit du dehors, mais plutôt vers l'étude et le travail. Très estimé de ses supérieurs, aimé de ses camarades, il a passé en ne laissant que des bons souvenirs. Il n'avait que seize ans.

Que la terre lui soit légère.

La Terre.—D'après certains astronomes, les mouvements de la Terre se ralentissent continuellement, sous le double effet de l'attraction du soleil et du mouvement des marées lui-même. On se demande donc si, à la fin, la Terre ne cessera pas complètement sa révolution sur son axe, et ne présentera pas, alors, toujours la même face au soleil. Dans ce cas, il y aura, d'un côté de la Terre, nuit perpétuelle, et de l'autre jour incessant. Toutefois, nous n'avons pas à nous alarmer de si tôt. En effet, le ralentissement de la Terre n'est que d'une demi-seconde par siècle. Il y a plus de treize millions de secondes dans une année. Donc, si la Terre cesse de tourner sur son axe, ce ne sera que dans 6,000,000,000 d'années, et alors....

LE LOUP ET LE CHIEN DE BERGER

(FABLE)

—Bonjour, mon cousin. Comment vous portez-vous, mon cousin ?
 —Moi ton cousin ? Jamais ! Il n'y a point de loups dans notre famille.
 —Tu ne penses pas nier, pourtant brave chien, que nous ne soyons de parenté, car nous nous ressemblons comme deux frères ! Même poil, quasi ; des pattes toutes pareilles ; les oreilles dressées, moi comme toi. Et le museau, donc ! la tête, et tout le reste... Regarde-toi, mon chien, à la mare voisine. Si ce n'est que j'ai la queue un peu plus fournie...
 —La queue, le museau, les oreilles et la couleur du poil, repartit le chien en colère, tout cela ne fait rien à l'affaire ! mais tu dévores les moutons et moi je les défends ; tu es un voleur, et moi un honnête animal : voilà la différence, et ce qui fait que nous ne nous ressemblons en rien. Passe ton chemin, brigand, pour cette fois, et tâche de ne plus te trouver à portée de ma dent.
 C. DELON.

AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

Pull over

Feutre



Palmier

Manila

Etc. etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL - 21

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Étoffes à Kobes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Étoffes à Kobes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres LA PLUS GRANDE AU CANADA. BUREAU CENTRAL : TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe. Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal. J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rittle, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Désinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80 Montréal.

Loterie Nationale!

2689 LOTS

VALANT

\$50,000

SERONT TIRÉS

Le 15 JUIN prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
 DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
 Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
 Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
 Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
 Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
 Huile de Foie de Morne, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10 (BATTISSEDESSEURS) MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LISEZ ET MEDITEZ !

Un centin épargné est un centin gagné!



Et que faut-il faire pour épargner ?
 Venir voir nos services à dîner qui sont à meilleur marché que jamais.
 Venir voir nos magnifiques sets à limonade et Crème à la glace.
 Venir voir notre nouvelle Théière Jubilé, la grande nouveauté du jour.

AU MAGASIN CENTRAL DE

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)

GUERISON !

Montréal, 5 mai 1887.

M. A. POULIN, gérant, Compagnie d'Eau St-Léon.

Monsieur,

Après avoir été, pendant plus de deux ans, toujours accablé de sommeil, de maux de tête et de mauvaise digestion qu'aucun remède n'avait pu guérir, j'ai fait usage de l'Eau de Saint-Léon pendant deux mois, et je suis parfaitement guéri.

Veuillez me croire, Votre très humble, Dame A. CLOUTIER, 278, rue St-Jacques, Montréal.

Cette Eau est en vente en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432

MONTREAL

INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits. Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉA

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

30 DAYS' TRIAL

DR. DYES' VOLTAIC BELT

BEFORE - AND - AFTER

Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial. TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricotés, les Tapis et Prélarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'ÉPARGNE

OCCASION UNIQUE!

SOULIERS POUR DAMES

[FAITS A LA MAIN] [DIESS]

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —

N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine

ANCIEN NUMERO : 895

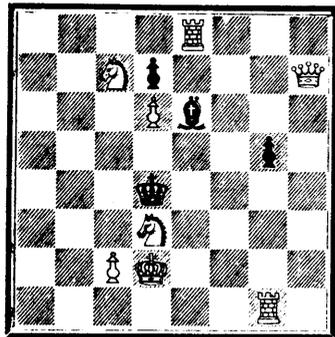


RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par Wm. ATKINSON, Montréal

NOIRS—4 pièces



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs font mat en 2 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 157 du MONDE ILLUSTRÉ

Blancs.

- 1 F 1er T R
- 2 D 1er F R, échec
- 3 D 3e F R, échec et mat.

Noirs

- 1 R pr. T
- 2 F 8e C
- 1 F 7e F
- 2 F 3e R

Solution de la charade No 265 :

Le mot est : Cou-sein (Cousin).

ONT DEVINÉ :

Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; " Fred." Berthier ; Louis Drouin, L. A. Kérouac, G. Kérouac, Mlle J. Mailhot, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane 1 anglois, L. U. Renaud, C. P. Mainville, J. A. Ouimet, fils, Rodrigue, Mlle Blanche B., L. N. Bélanger, Mlle Eva Giroux, Montréal ; Auguste Bourbeau, collège de Lévis ; J. Donaldson, Québec.

ARTICLES DE MODE

Nous désirons attirer l'attention de nos pratiques sur le grand étalage varié D'OBJETS DE MODE FRANÇAISE, que nous exhibons pour l'Été de 1887, et nous demandons une attention spéciale sur nos importations de BONNETTES FRANÇAISES ; de même que celles que nous confectionnons sous la direction d'une dame dont le bon goût et le jugement sont reconnus, ayant le meilleur talent dans cette ligne pour la seconder. Ces marchandises sont très appropriées à la meilleure clientèle de ville.

Chapeaux et Bonnettes garnis et non-garnis.

Lignes complètes de Rubans en Satin et Gros Grain, en couleur de fantaisie et d'étoffe au plus bas prix. Fleurs Artificielles Françaises. Plumes d'Autruche et de Fantaisies. Une visite est sollicitée.

Mlle CHAMPAGNE

No 1648 Rue Ste-Catherine, Montréal

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 312, Pearl Street, New-York.

14705

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL

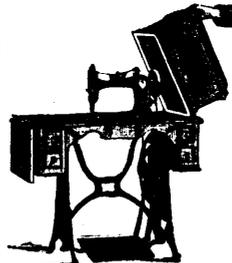
AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Machines à Coudre, la charmante machine de famille, sans égale dans le monde entier, précieuse et utile, légère, rapide, simple et solide ? En en faisant l'essai, vous l'adopterez. Agence LEVERT, encoignure des rues Ste-Catherine et St-Christophe, Montréal. Grande facilité de paiement. Remise libérale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos machines.



HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

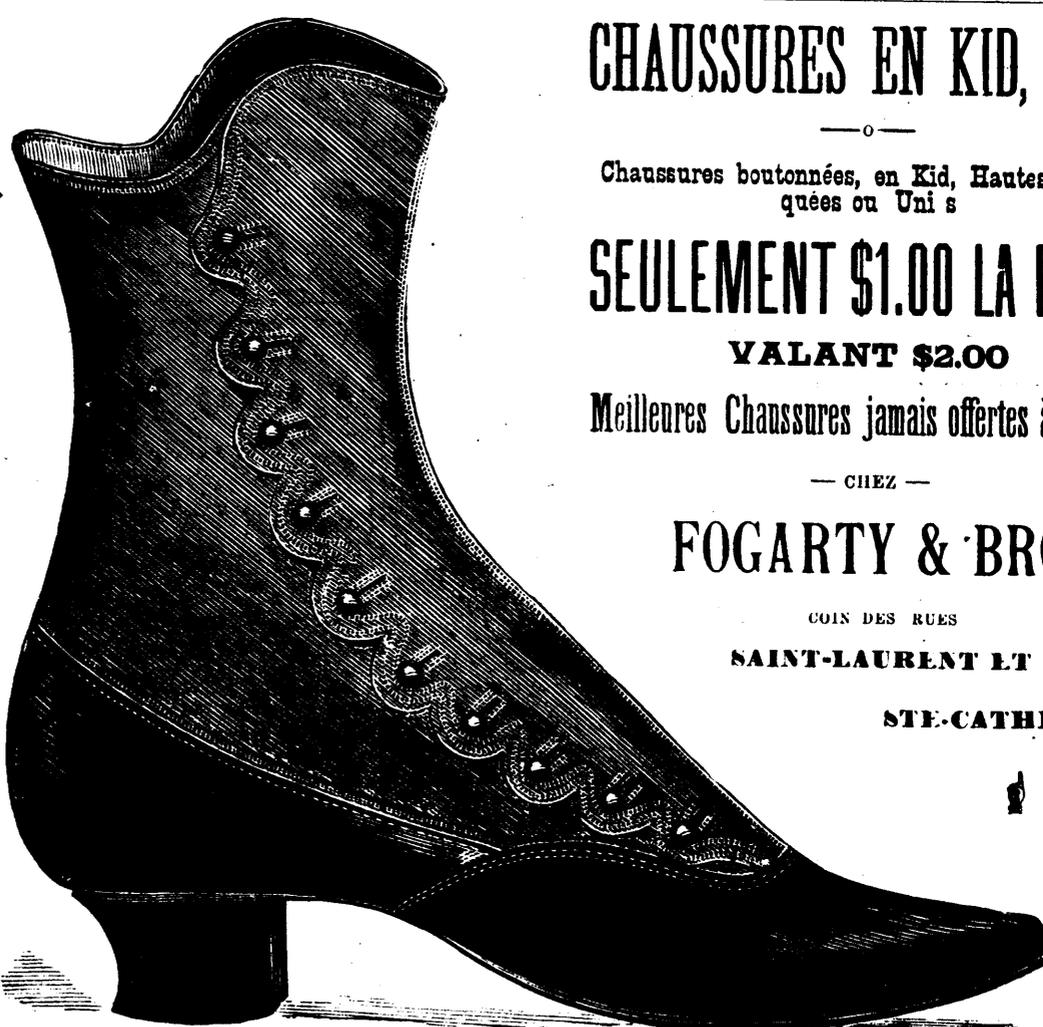
111, RUE ST-LAURENT

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Fanal

Les Chaussures en Kid à \$1.00



CHAUSSURES EN KID, \$1.00

Chaussures boutonnées, en Kid, Hautes, Reclaquées ou Unis

SEULEMENT \$1.00 LA PAIRE

VALANT \$2.00

Meilleures Chaussures jamais offertes à ce prix

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid à \$1.00

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 11 juin 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)



RENÉ, surpris, descendit derrière mistress Dick Thorn pour lui ouvrir la porte de la rue.

Il la regardait s'éloigner d'un pas rapide sur le trottoir glissant quand le valet de pied François s'approcha et lui dit :

Drôle d'idée, hein, monsieur Laurent, d'aller patauger dans la boue quand on a des chevaux à l'écurie et des voitures sous la remise...

—En effet, répondit René, drôle d'idée par un temps pareil et lorsqu'on donne le soir une fête...

—Ah! vous savez, monsieur Laurent, les dames, ça a des lubies... et puis il arrive quelquefois des choses qui poussent à sortir quand on n'y pensait guère...

François avait prononcé cette phrase d'un ton mystérieux qui n'échappa point à René et éveilla son attention.

—Quelles choses? demanda-t-il vivement.

—La visite par exemple que madame a reçue pendant que vous étiez en course...

—Qui donc est venu de si bonne heure? Le docteur Loriot? M. Henry de la Tour-Vaudieu?

—Ni l'un, ni l'autre, mais un monsieur âgé, très comme il faut ma foi. Nous ne l'avions jamais vu ici...

—Madame avait défendu sa porte, je vous ai même transmis la consigne ce matin...

—C'est ce que j'ai dit au visiteur. Mais lui, têtue comme un mulet, a répliqué qu'il ne s'en irait pas, qu'il voulait voir mistress Dick Thorn, qu'elle ne refuserait point de le recevoir, quand elle saurait qu'il venait de Brunoy...

René tressaillit.

—De Brunoy!!! répéta-t-il.

—Positivement... Il avait l'air si sûr de son affaire que j'ai porté sa carte.

—Et madame l'a reçu?

—Elle ne voulait pas d'abord, même après avoir lu le nom sur la carte, mais quand j'ai eu répété la phrase : *Ce monsieur m'a prié de dire à madame qu'il arrive de Brunoy...* elle a changé de visage, elle a consenti tout de suite et m'a donné l'ordre d'amener le visiteur dans le petit salon où elle est allée le rejoindre.

—Sont-ils restés longtemps ensemble?

—Plus d'une heure, et madame l'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier...

—Comment s'appelait ce monsieur?...

—Frédéric Bérard... Savez-vous qui c'est, monsieur Laurent?

—En aucune façon, et d'ailleurs ce ne sont pas nos affaires...

—Oh! bien sûr...

René, quittant le valet de pied, remonta lentement les marches...

—Quel peut être ce Frédéric Bérard? se demandait-t-il, cet homme que mistress Dick Thorn ne connaissait point et qui la force à le recevoir au moyen d'une phrase dans laquelle se trouve

le nom de Brunoy? Que signifie cela? La folle de la place Royale prononçait, elle aussi, ce nom, qui pour nous se rattache à des souvenirs sinistres, et cela m'avait frappé beaucoup. Un simple hasard est-il cause de ce rapprochement étrange? Je n'en crois rien. Il y a là quelque chose de mystérieux que j'éclaircirai... Patience!... Il faut attendre!... Avec de la patience et du temps, on arrive!...

Mistress Dick Thorn avait pris une voiture rue d'Amsterdam, et donné l'ordre au cocher de la conduire à la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel.

Deux heures s'étant écoulées depuis la visite de Georges à son ancienne complice, le prétendu Frédéric Bérard se trouvait chez lui et il attendait.

Le bruit d'une voiture s'arrêtant devant la maison lui donna l'éveil.

Il souleva l'un des rideaux de vitrage de sa fenêtre, regarda dans la rue et vit Claudia descendre du coupé de régie.

—C'est elle-même qui vient... se dit-il. J'en

—Pourquoi donc ça, madame? M. Bérard a beaucoup d'affaires... il est presque toujours dehors.

—Aussi, suis-je étonnée, non de son absence, mais qu'il soit sorti juste à l'heure où il devait m'attendre...

—Ah! il devait vous attendre... Eh bien! alors, c'est peut-être pour vous qu'il a laissé une lettre.

—Une lettre... répéta Claudia. Ce doit être pour moi...

—Voulez-vous me dire votre nom, je verrai bien...

—Mistress Dick Thorn...

—C'est parfaitement ça... Voici la lettre...

—Merci, madame...

Claudia saisit l'enveloppe carrée et regagna rapidement sa voiture.

LXII

D'une main fiévreuse, Claudia déchira l'enveloppe.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux; ses lèvres eurent un sourire de triomphe.

Un chèque de cent mille francs, à vue, sur une des premières maisons de banque de Paris et signé : *Georges de la Tour-Vaudieu*, venait de tomber sur ses genoux.

—Allons, murmura-t-elle, je tiens le duc! Il a peur, et le voilà de nouveau mon esclave!... Cent mille francs aujourd'hui, demain le triple si c'est ma fantaisie, et bien tôt ma fille sera marquise... J'avais raison de compter sur mon étoile!

Elle abaissa l'une des glaces de la voiture et dit au cocher.

—Rue Laffitte...

Cinquante minutes plus tard, rentrant chez elle riche de cent mille francs en billets de banque, elle gagnait le petit salon précédant sa chambre à coucher et renfermant le meuble d'ébène dans lequel elle serrait ses valeurs et ses papiers importants.

La somme touchée formait quatre liasses de vingt-cinq billets chacune qu'elle plaça sur le meuble.

Elle prit dans un des tiroirs un assez grand portefeuille, déjà connu de nos lecteurs, et l'ouvrit.

Elle allait y placer les liasses mais une réflexion l'arrêta et, pressant un bouton d'acier microscopique, elle mit à découvert une poche secrète, puis Claudia joignit les liasses à quelques rares billets de banque, presque les derniers, et le portefeuille reprit sa place au fond du tiroir soigneusement fermé.

Le temps avait passé.

Une femme de chambre vint prévenir mistress Dick Thorn que le coiffeur l'attendait; elle alla se mettre en ses mains.

A sept heures moins quelques minutes; Claudia et sa fille franchissaient ensemble le seuil du grand salon encore désert.

Un dîner précédait la fête, et les invités, au nombre desquels se trouvaient Henry de la Tour-Vaudieu et Etienne Loriot, ne pouvaient désormais se faire attendre.

Henry arriva l'un des premiers.

En voyant entrer le jeune homme dans le vestibule, René Moulin devint un peu pâle et frissonna d'inquiétude.

Si le fils adoptif du sénateur le reconnaissait, l'échafaudage si laborieusement construit risquait de s'écrouler car Henry, surpris à bon droit



Georges de la Tour-Vaudieu, après avoir jeté un regard autour de lui, balbutia. — (Page 130, col 3).

étais sûr d'avance... Elle se défie... Cette retraite n'est plus possible... J'ai bien fait de prendre mes précautions...

Et il laissa retomber le rideau.

Mistress Dick Thorn avait franchi le seuil de l'allée sombre et humide.

Elle pensait :

—Singulière demeure!... Comment peut-on vivre là-dedans?

La concierge l'arrêta par cette question :

—Que demande madame?

—M. Frédéric Bérard.

—Il vient de sortir.

—En êtes-vous sûre? fit Claudia avec incrédulité.

—Oui, madame... Voilà tout au plus un quart d'heure qu'il est parti...

—C'est bien étonnant.

de la présence du mécanicien dans cette maison, sous le costume de maître d'hôtel, ne manquerait pas de le questionner et prononcerait son nom.

Or, ce nom arrivant aux oreilles de mistress Dick Thorn le ferait immédiatement évincer, et peut-être même quelques gardiens de la paix, requis à cet effet, lui mettraient-ils la main au collet.

Heureusement Henry passa près de lui sans le reconnaître.

René Moulin se considéra dès lors comme sauvé, car il ne redoutait en aucune façon la présence d'Étienne Lorient.

— Ne vous étonnez de rien, si surprenantes que puissent vous sembler les choses qui se passeront sous vos yeux... avait-il dit au jeune médecin.

René comptait sur cette promesse.

Quand un valet de pied introduisit le docteur, le pseudo-Laurent se trouva sur son passage pour lui glisser à l'oreille ces mots :

— Souvenez-vous...

Le neveu de Pierre Lorient inclina la tête en signe d'adhésion, mais sa curiosité grandit encore. Il se demanda de nouveau quel était le secret qu'on lui cachait, et quel rôle étrange allaient jouer sous ses yeux Berthe et René Moulin.

À l'entrée du salon, mistress Dick Thorn, presqu'aussi belle que vingt années auparavant, et Olivia, resplendissante de jeunesse, de fraîcheur et de grâce, recevaient les convives avec une exquise courtoisie.

Quittons l'hôtel de la rue de Berlin et rejoignons Dubief et Terremonde attablés dans un restaurant de la barrière Montparnasse.

Ils avaient dîné copieusement et bu de même, sans cependant se griser, comprenant bien qu'ils allaient avoir besoin de tout leur sang-froid.

Terremonde jeta les yeux sur l'horloge placée derrière le comptoir où trônait la maîtresse de l'établissement.

— Neuf heures... dit-ils en se penchant vers son honorable collaborateur, il se fait temps de combiner notre petite affaire.

— Elle est bien simple, notre petite affaire... répliqua Dubief. Nous devons être à dix heures précises à la porte du numéro 19 de la rue Notre-Dame-des-Champs...

— Comme tu dis...

— Nous en sommes pas loin... nous y serons vite... Voilà l'essentiel...

— L'essentiel, c'est d'avoir la *roulante*, et nous ne l'avons pas.

— Nous l'aurons, sois paisible... J'ai mon truc. Il faut nous inquiéter d'un endroit par ici où les cochers de fiacre prennent leur pâte...

— Inutile de s'informer... Je connais, chaussée du Maine, rue la Gaité et rue de l'Ouest, des caboulots où ces particuliers viennent se restaurer. On leur y cuisine du gras-double et des tripes à a mode de Caen à s'en lécher les doigts jusqu'aux coudes...

— Loïn d'une station ?

— Assez... Ils amènent là leur boîte à ressorts.

— Suffit... Quand ils ont muselé *Cocotte* avec une musette d'avoine, les voilà tranquilles et ne pensant qu'à la *boustifaille*... Comprends-tu ?

— Va toujours... Je comprendrai tout à l'heure.

— En sortant d'ici je passe ma houppe dans le café au lait par-dessus mes autres frusques... Je mets mon gazon, mes favoris, mon tuyau de poêle en toile cirée et me voilà cocher des pieds la tête... Nous nous dirigeons vers l'endroit où ces messieurs mes collègues jouent de la mâchoire.

Nous avisons un fiacre léger, avec une bête qui ait du jarret... On lui enlève sa musette et on la ride en un tour de main... Tu entres au cabaret

tu te fais servir quelque chose pour surveiller à porte... Je monte sur le siège et je démarre à a musette... Il pleut, le pavé est gras, la boue assourdit le bruit des fers... Je fais un détour pour dépister les curieux, s'il y en avait, je gagne la rue Notre-Dame-des-Champs où tu viendras me rejoindre, et en route pour le pays des billets de mille... Que dis-tu du truc ?...

— Épatant ! !

— Il est de moi... il a de l'avenir... Je vois de l'argent à gagner, ma vieille, dans l'industrie des faux cochers... On lève un fiacre... on va à une gare... on charge un voyageur avec bagage, un étranger de préférence, et au lieu de le conduire

où il a envie d'aller, on le mène où l'on veut qu'il aille... Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Superbe !

— Plus tard nous exploiterons peut-être mon idée en grand... Ce soir nous avons d'autres chiens à fouetter... Faut penser à tout... Inutile qu'on puisse reconnaître le numéro de la roulotte...

— C'est juste... Comment faire ?

— Facile... Tu vas aller acheter une feuille de papier noir et pour deux sous de colle de pâte... Nous taillerons des bandes et nous les collerons sur les numéros, ce n'est pas plus malin que ça...

— Compris, j'y vais...

— En passant au comptoir fais-moi envoyer la *douleuruse*...

Pour ceux de nos lecteurs qui ne sont point au fait du pittoresque argot parisien de bas étage, la *douleuruse* est tout simplement la carte à payer, autrement dit l'*addition* !

Terremonde revint au bout de quelques minutes, apportant de la colle de pâte dans un carnet et une feuille de papier noir dont Dubief coupa en deux séance tenante.

— Neuf heures et le quart... dit-il ensuite, il est temps de filer...

Les deux hommes se dirigèrent vers la chaussée du Maine.

À leur grand désappointement, aucun fiacre ne stationnait devant les boutiques des marchands de vins traiteurs.

— Diable ! murmura Terremonde, est-ce que par ce fichu temps nous ferions chou blanc ! C'est ça qui ne serait pas drôle !...

— Sois paisible !... répliqua Dubief. Il est impossible que nous ne trouvions pas notre affaire du côté de la rue de l'Ouest.

Trois fiacres étaient rangés en face de la maison, le long du trottoir.

Les chevaux, abrités tant bien que mal contre la pluie fine par les couvertures humides, mangeaient de grand appétit leur avoine.

Dans une petite salle que séparait de la boutique un vitrage poudreux, trois cochers, assis à la même table, dinaient sans se presser.

Ils parlaient de leur métier qu'ils aimaient ; du temps qui décidément tournait au *vilain* ; des courses trop longues et des voyageurs pas assez généreux ; ils philosophaient enfin, pour se délasser des séances interminables sur leurs sièges, quand tout à coup les langues s'arrêtèrent brusquement.

Les trois compagnons venaient d'entendre résonner dans la première salle une voix qui leur faisait dresser l'oreille.

Cette voix sonore et joyeuse, emplissant toute la maison, leur était bien connue.

— La carte du jour, hé ! père Pitois ? demanda-t-elle.

— Lapin sauté, monsieur Lorient, répondit le marchand de vins, gigot braisé, haricot de mouton, côtelettes aux pommes... il y a du choix.

— Donnez-moi donc un joli lapin sauté et une fine bouteille de mâgon...

— Pas de potage ? nous avons de la soupe aux choux...

— Une forte assiette alors... avec beaucoup de choux...

— Où faut-il vous servir, monsieur Lorient ? il y a des camarades par là...

— Qui ça ?

L'aubergiste cita trois noms.

— Fameux ! s'écria Pierre Lorient. Des vieux de la vieille !... des bons enfants ! Je trinquerai de grand cœur avec eux !...

LXIII

Le cocher du fiacre n° 13 se dirigea vers la petite salle et fut accueilli par une joyeuse exclamation de ses confrères, qui lui firent place à leur table avec empressement.

— Par quel hasard, à cette heure-ci ? lui demanda l'un d'eux.

— J'arrive de relayer... répondit-il ? Mon bidet a ce qu'il lui faut, et c'est à mon tour de prendre un picotin...

— Alors tu passeras la nuit dehors ?

— Ma foi, oui... Il y a de la monnaie à gagner par un temps pareil... Et toi, Sans-Souci ?

— Moi j'en vas faire autant... répliqua le cocher

baptisé par ses collègues du sobriquet de *Sans-Souci*.

— T'as relayé ?

— À Belleville, à sept heures... J'ai fait une course qui m'a conduit rue de Berlin, et là j'ai chargé à vide...

— Comment ça, chargé à vide ?

— J'ai rencontré un particulier qui m'a payé six heures d'avance et un joli pourboire, pour venir prendre à dix heures et demie précises une petite dame, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 19.

Pierre Lorient releva la tête et sa mâchoire cessa de fonctionner.

— Rue Notre-Dame-des-Champs, n°... répéta-t-il en interrogeant sa mémoire. Mais je connais cette maison-là, moi... Ça me rappelle une histoire... Oui, un bibelot qu'on avait oublié, ou plutôt perdu dans ma voiture, et que j'ai trouvé... une petite dame qui était allée se faire conter fleurlette à la place Royale.

— Si c'était la même... fit Sans-Souci.

— Oh ! ça se pourrait... Très mignonne, mais cascadeuse en diable... Et dire que mon neveu, qui pourtant n'est point une bête, s'était offert un fort béguin pour cette donzelle !...

— Ton neveu le médecin ?

— Mon Dieu, oui... Ah ! il en tenait solidement le pauvre garçon, et il se serait laissé jobarder comme le premier imbécile venu... Heureusement que j'ai découvert le pot aux roses et que je lui ai dit : *Halte là ! pas de bêtises !* Sans quoi il allait à la mairie avec son objet ! A présent, il est guéri !

Croyez-vous qu'il doive une fameuse chandelle à mon fiacre n° 13 ! Un numéro qui porte bonheur ! Dis donc, Sans-Souci, sais-tu le nom de la petite dame que tu dois charger ?

— Elle s'appelle Berthe Monestier et demeure au troisième étage.

— C'est parfaitement ça... C'est la même... Et où dois-tu la conduire ?

— À un hôtel de la rue de Berlin, tout à fait dans le grand genre... Je vais la chercher de la part d'un M. René Moulin...

Il était en ce moment dix heures moins vingt minutes.

Dubief et Terremonde rôdaient toujours dans le quartier à l'affût d'une voiture à *cueillir* à la porte d'un marchand de vins.

Ils remontèrent la rue de l'Ouest.

La pluie continuait à tomber.

Les deux bandits, voyant leurs recherches infructueuses, commençaient à se sentir fort inquiets.

Soudain Terremonde s'arrêta.

— Regarde... dit-il en étendant la main vers des points lumineux à demi-noyés dans les ténèbres humides.

— Quoi ? demanda Dubief en s'arrêtant à son tour.

— Des lanternes de couleur... Voilà notre affaire...

— C'est peut-être une station. Faudrait pas s'aviser d'y travailler, vu la surveillance...

— Non c'est un marchand de vins... Avançons...

Ils se remirent vivement à marcher et arrivèrent aux fiacres.

Celui de Pierre Lorient se trouvait le dernier des quatre.

La rue de l'Ouest, rarement animée, était à cette heure et par ce temps, silencieuse et déserte.

— Fais ton choix... dit Terremonde. Quand tu seras en train de grimper sur le siège, j'irai prendre un petit verre pour occuper le mastroquet...

— Inutile... J'ai réfléchi... Tu monteras *illivo* dans le sapin... L'heure avance, faut nous presser.

Tout en disant ce qui précède, Dubief examinait les chevaux d'un air connaisseur.

— Saperlotte ! murmura-t-il, c'est des vieux *carcans* !... ça nous laissera en route ! Pas de chance !...

Il atteignit le quatrième fiacre, celui de Pierre Lorient, et reprit :

— À la bonne heure... voilà un bidet qui a du sang et qui nous mènera bon train... Vite, ton papier sur les numéros...

— C'est le numéro 13 ! fit Terremonde avec inquiétude. Si ça allait nous porter la guigne...

Dubief haussa les épaules avec scepticisme et répliqua :

—Ça n'a pas de bon sens, ces niaiseries-là ! Je me fiche pas mal du numéro ! Dépêche-toi.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons les numéros des voitures de place ne se trouvaient point appliqués sur les lanternes en chiffres de métal, ils étaient peints en blanc sur les caisses brunes, et en noir sur les caisses jaunes.

Le fiacre de Pierre Lorient était brun.

Terremonde exhiba son papier noir et sa colle et recouvrit les numéros.

Ce fut l'affaire d'une minute.

Pendant ce temps Dubief retirait au cheval sa *musette* à avoine et rattachait le mors.

—Monte, dit-il à Terremonde quand il eut achevé, et surtout pas de bruit en fermant la portière.

Il s'élança sur le siège et prit les guides.

Terremonde était déjà dans le fiacre.

Le cheval, tenu en main par Dubief, se mit en marche doucement et c'est à peine si les sabots résonnèrent sur le pavé boueux.

A vingt pas du cabaret, Dubief jeta un coup d'œil en arrière, et voyant que personne ne sortait de la boutique, rendit la main et cingla d'un vigoureux coup de fouet les flancs de *Milord*.

Milord n'avait point l'habitude d'être ainsi malmené sans motifs. Il obéissait à la voix de Lorient qui tenait à son fouet comme à un insigne honorable, mais s'en servait le plus rarement possible.

Le cheval surpris fit un bon et partit à fond de train.

—Cré coquin ! pensa Dubief. Nous sommes emballés ! Le rossard a du vice !

Il parvint cependant au bout de quelques secondes à réprimer l'excès de fougue de Milord, qui prit le grand trot.

Le cocher improvisé fit un assez long détour et gagna la rue de Rennes.

Les aiguilles du chemin de fer marquaient sur le cadran lumineux dix heures moins trois minutes.

A dix heures précises, le fiacre volé à Pierre Lorient s'arrêtait, rue Notre-Dame-des-Champs, en face de la maison portant le n° 19.

Dubief sauta vivement en bas de son siège et dit à Terremonde qui sortait de la voiture :

—Mets-toi à la tête du cheval pour qu'il ne bouge pas, et sitôt que tu m'entendras descendre les escaliers, réintègre-toi dans la guimbarde... Surtout n'oublie pas les recommandations du *patron*... Des égards avec la petite... beaucoup d'égards...

—Sois paisible... on est galant homme...

Dubief se dirigea vers la porte et la trouva fermée.

Il sonna. La concierge tira le cordon et demanda au prétendu cocher qui se dirigeait vers l'escalier :

—Où donc vous allez comme ça ?

—Au troisième, la porte en face... répondit Dubief, chez mam'zelle Berthe Monestier...

—De quelle part ?

—De la part de M. René Moulin... pour la conduire à...

—Suffit... Montez...

Le misérable ne se le fit pas répéter deux fois. Il gravit l'escalier comme un homme qui monte à l'assaut, et parvenu au troisième étage il sonna à la porte située en face de lui !...

Cette porte s'ouvrit aussitôt ; Berthe parut, le chapeau sur la tête et le visage caché sous un voile épais.

La jeune fille, sachant que René l'enverrait prendre vers dix heures, s'était habillée d'avance.

Elle attendait, prêtant l'oreille aux bruits de la rue. Elle avait entendu la voiture s'arrêter, un pas rapide ébranler l'escalier, et, quoiqu'il ne fût pas encore dix heures et demie, elle était prête à partir.

Un funeste hasard se faisait complice du crime préparé et payé par le policier Théfer pour le compte de Georges de la Tour-Vaudieu !

Dubief n'eut pas besoin de donner une seule explication.

L'orpheline parla pour lui.

—Vous venez de la part de M. René Moulin, n'est-ce pas ? lui dit-elle en le prenant grâce à son déguisement, pour un vrai cocher.

—Oui, mam'zelle... répliqua-t-il un peu surpris de se voir attendu. Je viens vous chercher, et

j'ai à vous remettre ceci, pour preuve que j'ai commission de vous conduire...

En même temps il tendait à Berthe le billet écrit par Théfer.

—Je sais... je sais... fit la jeune fille sans s'occuper de ce billet. Descendez, j'éteins ma lumière, je ferme ma porte et je vous rejoins...

—Bien, mam'zelle...

Dubief descendit en se disant :

—A ça ! mais, nom d'un petit bonhomme, ça marche comme sur des roulettes que c'est à n'y croire ! Elle m'attendait ! Elle a prononcé elle-même le nom de l'homme qui est supposé l'envoyer prendre ici ! Le patron aura arrangé tout ça d'avance... C'est un rude malin, le patron !

Et il remit dans sa poche le billet de Théfer.

LXIV

Dubief sortit de la maison et arriva sur le trottoir.

—Eh bien ? lui demanda Terremonde.

—Vite, reprends ta place... Elle me suit...

Terremonde sauta dans le fiacre dont la portière restait ouverte.

Presque en même temps Berthe parut.

Le faux cocher se tenait debout près de la voiture.

—Montez, mam'zelle, dit-il, et ne vous effarouchez pas si vous trouvez quelqu'un sur la banquette... C'est un ami de M. René Moulin.

—Un ami intime... appuya le second bandit en montrant sa tête par l'ouverture. Il vous attend avec impatience, ce cher René...

Berthe ne se défiait de rien.

Le mécanicien, sans doute, avait confié à un homme sûr la tâche de la protéger en route.

Elle monta.

—Vous savez que nous allons un peu loin mam'zelle... reprit Dubief en fermant la portière. Ne vous impatientez pas.

En ce moment, une voiture débouchant de la rue de Rennes arrivait grand train.

—Inutile qu'on nous voie par ici... pensa le faux cocher. Démarrons !

Il escalada son siège, prit les guides et fouetta vigoureusement le cheval qui partit au galop.

Parvenu à une distance de vingt mètres, Dubief se retourna.

La voiture qu'il évitait s'était arrêtée à la porte du n° 19.

—Mazette ! il n'était que temps ! se dit le gredin, et il fouetta de nouveau Milord qui n'avait cependant pas besoin d'être excité et détalait comme un lièvre.

Le fiacre faisant halte devant la demeure de Berthe appartenait au cocher Sans-Souci.

Lorsque ce dernier, payé d'avance par René Moulin, était sorti du cabaret de la rue de l'Ouest pour brider son cheval et se rendre à l'endroit indiqué, il n'avait vu que trois voitures le long du trottoir au lieu de quatre.

—Eh ! Lorient, demanda-t-il en rentrant chez le marchand de vins. Est-ce que tu es venu sans ta guimbarde ?

—Tu veux rire ! s'écria l'oncle d'Etienne avec un commencement d'inquiétude.

—Jamais de la vie !

—Mon numéro 13 n'est pas devant la porte ?

—Non, parole d'honneur !!! Le carabas et le poulet d'Inde se sont envolés...

Les cochers sortirent en toute hâte et constatarent que Sans-Souci disait l'exacte vérité.

Pierre Lorient sacrait, jurait, tempêtait. Depuis vingt-cinq ans qu'il maniait le fouet, rien de pareil ne lui était arrivé...

On inspecta les rues voisines ; on questionna les rares passants.

Dans les rues, aucune voiture ; personne ne pouvait donner le moindre renseignement.

—Va faire ta déclaration au commissaire de police, à la fourrière et à la Préfecture... lui dit Sans-Souci. Moi je file... L'exactitude avant tout.

Et il prit le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs, où nous l'avons vu arriver au moment où Dubief décampait avec le fiacre n° 13.

Sans-Souci, désireux d'accomplir sa mission en conscience, mit pied à terre, sonna, et dès que la porte fut ouverte se dirigea vers la loge.

—Mais c'est donc ici le rendez-vous des cochers,

ce soir !! s'écria la concierge en le voyant ; qu'est-ce que vous voulez ?

L'automédon répondit :

—Je viens chercher une petite dame qui reste dans la maison, elle m'attend et je dois la conduire à l'autre bout de Paris

—Une petite dame ? Comment que vous l'appellez ?

—Mam'zelle Berthe Monestier...

—C'est une demoiselle honnête, et pas une petite dame... et qui c'est-il qui vous envoie ?

—M'sieur René Moulin...

—Et bien ! mon garçon, vous arrivez trop tard.

—Comment, trop tard ? En voilà une sévère !!

Je suis en avance de plus de cinq minutes...

—Possible... mais le positif, c'est que votre commission est faite...

—Ma commission est faite !! répéta le cocher abasourdi. Voyons, madame, expliquez-vous, s'il vous plaît... Je suis payé, je veux gagner mon argent honnêtement... Puisque cette demoiselle m'attendait, elle ne peut être partie...

—Dame !! paraîtrait que vous n'étiez pas le seul commandé pour la chose de trimballer Mlle Berthe ce soir... Un de vos collègues, un gros homme en redingote café au lait bien plus longue que la vôtre, est arrivé voici tout au plus dix minutes... Il venait chercher ma locataire de la part de M. René Moulin... Il est monté, elle est descendue, et ils ont filé... Vous avez dû croiser la voiture...

—Mais ça n'est pas possible !! murmura Sans-Souci.

La concierge admettait difficilement qu'on parût douter de sa parole.

Elle mit ses poings massifs sur ses robustes hanches et s'écria :

—Dites donc, vous figurez-vous par hasard que je suis somnambule et que je rêve tout éveillée !!!

Je m'époumonne à vous donner des explications et vous n'êtes pas content... Flûte alors !... Mam'zelle Berthe est partie, mes locataires sont rentrés, je vais me coucher... Bonsoir, l'homme, et tournez-moi les talons !

Il était clair comme le jour que la concierge ne plaisantait pas.

Sans-Souci se retira la tête basse.

—Mais sapristi de sapristi ! se disait-il sur le trottoir en se grattant l'oreille. Je n'étais pourtant pas en retard !! Qu'est-ce que ça signifie ?... Faut que j'aille à l'hôtel de la rue de Berlin dire ce qui s'est passé, puisque je n'amène personne et que ma course est payée d'avance... Au moins on n'aura pas le droit de supposer que je suis un filou !...

L'honnête cocher remonta tout penaud sur son siège et prit la direction de la rue de Berlin.

* * *

Nos lecteurs se souviennent peut-être que Théfer avait dit à Georges de la Tour-Vaudieu :

—J'irai vous chercher ce soir...

En sortant de chez mistress Dick Thorn, le sénateur s'était rendu rue du Pont-Louis-Philippe sans rencontrer le policier, absent pour affaire de service ; aussi l'attendait-il avec une impatience facile à comprendre.

A neuf heures et demie une voiture s'arrêta devant la maison où demeurait le prétendu Frédéric Bérard.

Théfer descendit de cette voiture et monta chez Georges qu'il trouva prêt à partir.

—Eh bien ! monsieur le duc, lui demanda-t-il, vous avez rendu visite à mistress Dick Thorn ?...

—A Claudia Varni, oui... répondit le sénateur d'une voix sombre.

—Il a suffi de votre présence pour mettre en déroute l'ennemi ?...

—Je l'ai cru d'abord, mais malheureusement je me trompais...

—Mistress Dick Thorn a des armes sérieuses ?

—Oui, et c'est au sujet de ces armes que je veux vous consulter... Peut-être vous sera-t-il possible de me donner un bon conseil...

—Nous causerons de cela en route...

—Pourquoi pas tout de suite ?...

—Parce qu'il est l'heure de partir si vous voulez toujours vous assurer par vos propres yeux que nous tenons Berthe Leroyer.

—Je le veux plus que jamais.

—Alors, ne nous attardons pas... Le moment approche où mes hommes agiront...

—Vous êtes certain de la réussite

—Autant qu'on le puisse être, monsieur le duc. Mes mesures sont trop bien prises pour qu'un échec me semble possible... A propos, munissez-vous de billets de banque...

—C'est fait.

—Eh bien! partons...

Les deux hommes quittèrent le logement du second étage et montèrent dans la voiture qui stationnait devant la maison.

—Où allons-nous, bourgeois? demanda le cocher.

—Rue de Montreuil, à la porte des fortifications. La voiture roula.

—Maintenant, monsieur le duc, dit Théfer, cautions, si vous le trouvez bon... Claudia Varni veut de l'argent?

—Oui.

—Beaucoup?

—Enormément.

—Combien?

—La moitié de ma fortune.

—Plus de trois millions!! s'écria le policier. Peste! la gaillarde n'y va pas de main morte!

—Et, reprit M. de la Tour-Vaudieu, ce n'est pas tout...

—Qu'exige-t-elle de plus? Que vous l'épousiez peut-être?...

—Non, mais que mon fils épouse sa fille.

Théfer fit un haut-le-corps accompagné d'une grimace significative.

—Oh! oh! murmura-t-il, quel appétit! Cette femme est forte! Pour se croire le droit de formuler de telles exigences, il faut qu'elle ait en effet des armes redoutables...

—Terribles, s'écria la sénateur. Elle possède une partie de nos secrets.

—Lesquels? demanda vivement le policier.

Elle sait qu'Esther Derieux est vivante et folle... elle paraît sûre qu'on peut lui rendre la raison...

—Cette femme doit avoir à ses ordres une contre-police, dit l'inspecteur, et nous faire espionner... Mais quand bien même on guérirait Esther Derieux, que vous importe, et à quoi cette guérison mènerait Claudia Varni?

—Elle remettrait à la veuve de mon frère un testament écrit par Sigismond la veille de sa mort et qui me dépouille de tout.

Théfer tressaillit de nouveau.

—Ce testament existe? fit-il.

—Oui.

—Et mistress Dick Thorn le possède?

—Je n'en puis douter.

—Il faut le lui reprendre.

—Nous l'essayerons en vain...

—Pourquoi?

—Mistress Dick Thorn m'a prévenu railleusement que cet acte n'était pas chez elle et que, se méfiant de moi, elle l'avait mis en lieu sûr, hors de toute atteinte...

LXV

—Cette femme est bien forte! répéta le policier.

—Et résolue à tout! reprit M. de la Tour-Vaudieu.

—Bref vous allez accepter ses conditions?...

—J'ai demandé jusqu'à demain pour lui faire connaître ma réponse... Je voulais vous consulter, et j'attends un conseil...

—Monsieur le duc, vous êtes acculé... Vous avez à choisir entre le scandale accompagnant la ruine, et la paix de l'avenir achetée au prix d'un grand sacrifice... Deux femmes peuvent vous perdre... L'une, Berthe Leroyer, ne sera plus à craindre ce soir. Vous vous trouverez donc seulement en face de Claudia Varni... A tout prix ayez le repos! Il est dans la vie des transactions nécessaires, et le remède ici n'est point pis que le mal. Consentez donc au mariage de votre fils avec la fille de Mistress Dick Thorn, puisque la nécessité vous y contraint, mais ayez avant tout la preuve que vous n'êtes point la dupe de votre ancienne complice, que le testament de Sigismond de la Tour-Vaudieu existe réellement, et qu'elle le possède.

—Elle n'oserait m'en menacer, si elle ne le pos-

seidait pas... Je suis convaincu qu'il est dans ses mains, ainsi qu'une autre pièce non moins dangereuse...

—Laquelle?

—Le reçu de l'argent payé au spadassin Giuseppe Corticelli, pour le coup d'épée donné à mon frère...

—Alors, la lutte est impossible... Courbez la tête, soumettez-vous, et que votre fils épouse miss Olivia Dick Thorn...

—Henry consentira-t-il à une si étrange union?

—Vous seul pouvez répondre à cette question...

—Mon fils aime Mlle de Lilliers et leur mariage est décidé...

—Un mariage peut toujours se rompre...

—Quel prétexte mettre en avant pour cette rupture?...

—Je l'ignore; mais, en cherchant bien, on peut en trouver un...

—Henry se révoltera...

—Vous avez sur lui les droits d'un père. Vous le dompterez...

—Ce sera difficile.

—Qu'importe, si ce n'est pas impossible...

Après un instant de silence M. de la Tour-Vaudieu reprit :

—Il va falloir me réinstaller dans mon hôtel.

—Sans doute, répliqua Théfer, et ce sera désormais sans danger... Attendez néanmoins encore un ou deux jours... Il peut se présenter des complications imprévues... Mistress Dick Thorn sait-elle que vous habitez la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel?

—Je ne lui ai rien dit de mon prétendu voyage. Elle croit que Frédéric Bérard, dont j'avais pris le nom, est un homme chargé de mes affaires.

—Elle est trop fine pour ne pas se défier, mais cela est de peu d'importance... Retournez chez elle demain... Faites valoir l'absolue nécessité de préparer votre fils à une rupture et de l'amener à de nouveaux projets... Elle ne pourra vous refuser un délai de quelques jours. Quant à Esther Derieux, n'avez à son sujet aucune inquiétude. Mistress Dick Thorn ignore certainement que la veuve de votre frère est à Charenton et, si elle le savait, il lui serait impossible de se faire ouvrir les portes de l'asile et d'arriver jusqu'à la folle... Maintenant, monsieur le duc, si vous le voulez bien, parlons un peu de nos affaires.

—Soit... murmura le sénateur.

—Je vous l'ai déjà dit, pour vous servir je joue ma tête...

—Aussi je suis tout prêt à tenir ma promesse...

En quittant la maison du plateau de Bagnolet, je vous remettrai un chèque à vue de cent mille francs.

—Monsieur le duc, répliqua sèchement Théfer, l'enlèvement seul de Berthe Leroyer vous coûtera cinquante mille francs... Je sais bien que c'est cher, mais dans ces sortes de transactions on ne peut marchander.

—Je payerai ces cinquante mille francs.

—Monsieur le duc, poursuivit le policier, Claudia Varni est moins inquiétante peut-être que la fille du guillotiné. Vous êtes prêt à lui donner trois millions et cependant elle ne court aucun danger personnel. Moi je risque l'échafaud. Deux cent mille francs, ce n'est pas assez...

—C'était le prix convenu.

—Je le sais bien, mais j'ai réfléchi.

—Que voulez-vous de plus?

—Le double... Quatre cent mille francs...

—Portant... commença Georges.

—Inutile de discuter, monsieur le duc, interrompit Théfer. Si ça ne vous va pas, mes hommes reconduiront la jeune fille où ils l'ont prise, et tout sera dit...

Le chantage était manifeste, mais Georges de la Tour-Vaudieu ne pouvait pas plus résister aux exigences de son complice qu'à celles de Claudia.

—Vous m'égorgez... fit-il d'une voix sourde. Vous abusez de la situation!... Je cède néanmoins. Vous aurez ce que vous demandez...

—C'est bien, monsieur le duc... j'ai toute confiance en votre parole.

La voiture s'arrêta.

Théfer mit la tête à la portière.

—Bourgeois, cria le cocher, nous voici aux fortifications...

—Nous sommes arrivés... révéra l'inspecteur

en mettant pied à terre et en aidant son compagnon à descendre.

—Vous ne me gardez pas?

—Non...

L'inspecteur de la sûreté paya largement, prit le bras de Georges et lui dit tout bas :

—Nous continuons la route à pied... Il eût été imprudent de nous faire conduire plus loin.

Les deux hommes se dirigèrent vers Bagnolet.

Il ne pleuvait plus, mais le ciel était noir comme de l'encre et la route déserte.

Théfer hâtant le pas invita le duc à en faire autant.

Ils atteignirent bientôt le village dont ils trouvèrent toutes les maisons closes et toutes les lumières éteintes; ils le traversèrent et gravirent la route conduisant au plateau de la Capsulerie.

La pluie avait détrempé la terre et rendu le chemin difficile.

La voiture aura de la peine à monter par ici... murmura Théfer. Le temps ne nous est pas propice...

Sur le plateau, une boue liquide remplissait les ornières.

Le duc voulut prendre le bas-côté du chemin.

Le policier le saisit par le bras et le ramena brusquement vers lui.

—Qu'y a-t-il donc? fit Georges étonné.

—Ne vous éloignez pas de moi, monsieur le duc, il y va de la vie... De tous côtés s'ouvrent des crevasses produites par des éboulements de carrières abandonnées... Un seul faux pas, et vous seriez perdu...

Georges tressaillit.

—Des crevasses?... répéta-t-il.

—Oui, et la profondeur de quelques-unes est effrayante...

Théfer, comme certains oiseaux de proie, voyait clair au milieu des ténèbres.

Il s'arrêta.

—Regardez... dit-il en enflammant une allumette-bougie et en la jetant dans une fissure voisine de la route.

La faible lueur illumina pendant le quart d'une seconde les parois de l'abîme et s'éteignit.

—Cette route est effroyablement dangereuse! murmura Georges dont un frisson effleura la chair.

—Oui, dangereuse pour un homme ivre, ou pour l'imprudent qui voyagerait la nuit avec un proche parent désireux d'entrer vite en possession de l'héritage.

Ces paroles, prononcées d'ailleurs sans arrière-pensée, firent de nouveau tressaillir le duc.

Il eut peur, mais il se rassura bien vite en songeant que le policier n'avait aucun intérêt à se défaire de lui, au contraire.

Les deux hommes continuèrent à marcher rapidement et silencieusement.

Théfer tout à coup fit halte devant la porte percée au milieu d'un grand mur.

—Monsieur le duc, dit-il, nous y sommes... Vous voyez que l'endroit est bien choisi...

—Certes!...

—Entrons...

L'agent de la sûreté ouvrit la porte et introduisit son compagnon dans le jardin, puis dans la maison où il alluma une bougie.

Georges de la Tour-Vaudieu, après avoir jeté un regard autour de lui, balbutia :

—C'est étrangement triste...

Théfer sourit en répliquant :

—Pas bien gai, peut-être, mais si commode!...

Rien ne manque à l'installation... Voyez... Des barreaux partout... Sans compter des volets solides qui ne laissent filtrer aucun rayon lumineux.

On est loin de toute habitation?...

—Assez loin pour qu'aucun bruit ne puisse être entendu depuis le dehors...

Les fagots entassés dans la première pièce attirèrent l'attention du sénateur.

—Vous avez trouvé ceci dans la maison? demanda-t-il.

—Non, je l'ai fait venir...

Georges comprit.

Un petit tremblement agita ses mains.

—Le feu... murmura-t-il.

Théfer répondit par un geste affirmatif.

—Un incendie se voit de loin... reprit le sénateur. Les secours arriveront...